

EMILIE MAISONNEUVE

Roman

# DE L'OMBRE A LA LUMIERE



Emilie Maisonneuve

De l'ombre à la lumière

© Emilie Maisonneuve, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9790-1

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Tandis que l'étoile inodore  
Que l'été mêle aux blonds épis  
Emaille de son bleu lapis  
Les sillons que la moisson dore,  
Avant que, de fleurs dépeuplés,  
Les champs aient subi les faucilles,  
Allez, allez, ô jeunes filles,  
Cueillir des bleuets dans les blés !*

Les bleuets. Les orientales.

Victor Hugo.

# 1- Terre d'adoption.

## *Dix jours auparavant...*

Il souffle sur ses mains écorchées par le froid, des zébrures de sang transpercent la peau par endroit. Le climat a déposé l'empreinte de profonds sillons sur le visage, durcissant le masque de son expression. Seule, la mobilité de son regard bleu exerce son attrait magnétique. Ses traits figés dissimulent son âge véritable, qui n'est pas aussi avancé que les apparences peuvent le faire croire.

Rapidement, il escalade la crête. Une brise légère balaye le lac. Inatteignable, le paysage minéral conserve son impassibilité. L'azur du jour progresse, prenant le pas sur l'aurore rosée qui régresse. Seul, le ciel immobile reflète son éternité.

Le rituel de ce parcours matinal est devenu une nécessité, comme pour s'assurer, en ce jour de plus, de la pérennité de ce décor immuable. Un besoin aussi absurde qu'impétueux, auquel il ne dérogerait pour rien au monde.

Bien sûr, il se convainc de l'utilité de la démarche et la justifie par la quête de signes prémonitoires. L'homme scrute les drapeaux plantés sur le sable. Les banderoles multicolores, enroulées, s'effilochent et affichent leur lecture prédictive.

Derrière lui, un virevoltant, ballotté par le vent, boule tourbillonnante et hagarde, erre interminablement, tandis que deux jeunes conifères imberbes se balancent.

Que craint-il ? Qu'un beau matin le ciel ne s'effondre ?

Cependant, tout est à sa place. Un contentement l'envahit. Rassuré, la journée peut commencer. Il entame la descente, laissant derrière lui, ce lieu improbable où la terre se décroche et se courbe, formant une retenue d'eau ronde comme une lune.

La roche écorchée provoque le ciel, mais dans ce rapport de forces magistrales, sa défaite se lit dans l'érosion de son sommet. La pointe oxydée déverse une tonalité rougeâtre qui fissure la pierre en strates verticales. Sous le poids des nues, elle contient à peine les fêlures prémices de son implosion. Mais

ne vous fiez pas à son allure de boule de carton chiffonnée ! Le Rocher du Chaman prendra sous peu sa revanche, dès lors que le jour immense offrira sa clarté, il utilisera l'eau comme alliée pour dédoubler sa prestance...

Il rejoint son *isba* aux volets bleus. La construction en bois, à bardage vertical, ne possède d'autres distinctions que ses encadrements de fenêtres, sculptés d'un liseré ajouré, telle une fine dentelle. Dès lors qu'il lève le regard, il se rappelle le bandeau de toit à changer, mais sitôt le seuil passé, il l'oublie. Un jour, le ciel lui tombera vraiment sur la tête.

Malgré son teint bruni et sa tunique, sa provenance étrangère est manifeste. Il s'est accommodé d'une existence simple et de la rudesse des tâches, mais sous la ceinture en coton tissé, le téléphone mobile, glissé dans la poche arrière de son pantalon, trahit son origine occidentale. Et, sous le vêtement en satin bleu, dépassent la toile d'un jean délavé et des baskets.

Il jette sa veste. Sur les murs de l'unique pièce, des tambours aux dimensions variables sont suspendus. Dans l'angle, posé sur une commode, un instrument en cours de montage attend les derniers réglages. La peau tendue est celle d'un cheval, choix dicté lors d'une transe où la vision d'un centaure s'était imposée.

Sa vie avait chaviré, une dizaine d'années auparavant, lorsqu'en quête de sens, il s'était rendu au monastère orthodoxe tout proche. Il était parti sur le coup d'une intuition, d'un appel, sans savoir ce qu'il cherchait au juste. Nulle part à sa place, incapable de rentrer dans le cadre d'une société privilégiant l'avoir plutôt que l'être, il avait collectionné les petits boulots.

Fouler des pieds cette steppe aride a été autant une révélation qu'une délivrance. Le lac Baïkal a été le point de rencontre avec sa destinée, dissipant ses doutes à l'instant même où l'horizon bleu s'est déroulé.

Au cours de son apprentissage, sa sensibilité s'est muée en force. Comme les rituels forgent et renouvellent l'esprit par l'épreuve du corps, il s'est dépouillé du vêtement de la peur, au même moment que de celui de la délicatesse, et avait acquis la conviction que la vérité n'a nul besoin de condescendance. Cédant au gré du vent son reste de naïveté, il était devenu inaltérable, à l'image de ces roches calcaires, qui l'entourent aujourd'hui.

L'être humain est ainsi fait qu'il s'obstine, jusqu'à ce qu'acculé au désespoir et tordu d'inconfort, il lâche enfin le monde connu et renonce à son besoin de contrôle. Mais l'adversité, en contrepartie, l'amène à esquiver un pas de côté, pour orienter son regard vers d'autres dimensions. Le sien s'était tourné vers ces

plaines battues par les vents.

Lors de ses séances, il met en pratique cette leçon apprise. Les patients médusés reçoivent les incantations comme de véritables électrochocs de leur programmation mentale. La confusion réinitialise leur GPS vibratoire, activant l'éveil à coups de sauge fumante et cadence frénétique.

Il avait trouvé un nom à ce qu'il était, et de retour en occident, une clientèle fidèle lui était acquise.

Mais, certains soirs vides de sens, dépossédé de sa puissance, le contact d'avec la terre sacrée lui manquait et l'appel insistant des steppes hurlait dans un cri de cœur déraciné.

L'atmosphère des grandes villes l'étouffait. Dans l'appartement, à plusieurs mètres de hauteur, coupé du sol, il errait entre les murs de béton. Par la fenêtre, son regard se perdait dans le ciel opaque. Parasité par l'écho de sa pensée qui lui revenait en rebond sur les façades austères, il se sentait étriqué. Trop grand pour cet espace qui ne pouvait le contenir, le ventre creux et les épaules voûtées, il se vidait de sa substance. Il se rétablissait de plus en plus difficilement, après chaque séance, rongé à son tour par le mal de ses patients, qu'il empruntait par négligence. Estomaqué par chaque arbre que coupe l'urbanisation galopante, sa blessure intérieure grossissait. En deuil, après chaque affront à l'environnement, il s'épuisait à lutter contre le désespoir.

Alors que son enveloppe charnelle se desséchait, son âme, privée de nourriture revigorante, le délaissait et retrouvait d'elle-même le chemin du ciel limpide et des eaux translucides. Aussitôt, ses rêves lui renvoyaient l'immensité sauvage. Lors de moments d'égarements diurnes, il lui semblait entendre l'invitation des mouettes. Il lui avait fallu accepter l'inconfort de sa transformation pour arriver au bout de sa démarche car un changement de vie radical s'était imposé.

Il revint sur ce sol gelé, un jour où la toundra enneigée répandait sa blancheur immaculée comme au premier matin du monde. Dans le ciel laiteux, un soleil invisible diffusait à peine une lueur rose. Les nuages filandreux donnaient un soupçon de densité à ce tableau où les éléments se mélangent. Le lac transi avait mué en consistance solide. Que pouvait-il trouver de mieux que cette étendue d'eau, ce berceau réunissant trois cent trente rivières, presque autant que le nombre de jours contenu dans une année ?

Alors que son regard glissait le long des surfaces glacées, il déployait sa puissance. Son être débridé émanait de toute sa liberté. Son âme riait. Sa joie

évadée courrait les vastes espaces.

Dès lors, il reprit son pouvoir. La quête était terminée, le doute dissipé. Il était investi par la certitude d'être à la bonne place et au bon endroit.

Pourtant, ici, il n'est qu'un chaman d'adoption. Les villageois le tolèrent à cause de ses dons manifestes. Après son installation définitive, les animaux malades avaient débarqué chez lui. Les uns après les autres, chiens, chats, vaches, et moutons prenaient instinctivement la direction de sa maison. Il les avait soignés de bon cœur, avec des cataplasmes et par l'application de ses mains. Les habitants, voyant leurs bêtes rétablies, en avaient conclu que l'intuition animale ne pouvait se tromper sur la bonté d'un homme...

\*\*\*

Aussi, fidèle aux coutumes locales, il verse plusieurs centilitres de vodka dans un verre, trempe ses doigts dans le liquide et projette quelques pincettes pour bénir ainsi le seuil de la porte et les quatre coins de la pièce.

Puis, il s'installe devant l'ordinateur. Magie des temps modernes, la plupart des soins sont dispensés à distance. Face à l'écran, il dépouille le contenu de son courrier électronique. Parmi les demandes de guérisons miraculeuses, celles de retour d'affection ou de bonne fortune, celles de lectures karmiques, un message attire son attention.

*Je ne peux expliquer pourquoi, je ressens le besoin d'une séance,*

*J'arrive dans trois jours.*

*Clara.B.*

Il fixe le texte, effaré. D'ordinaire, les clients s'informent sur sa pratique, le questionnent abondamment avant de se décider à faire appel à ses services. Il ne comprend pas. Pourquoi faire toute cette route alors qu'il propose des soins à distance ? Accéder en Sibérie depuis l'Europe n'est pas aussi simple que de traverser la rue pour se rendre chez le thérapeute du quartier !

Intrigué par ce message quasi anonyme, direct et déterminé, il ne peut se concentrer sur autre chose. Il traque les informations sur l'auteure, fouille les réseaux sociaux à la recherche d'un visuel. Mais, il est rapidement déçu. L'image principale de son profil est une marguerite à pétales roses ! Les photos publiées sont celles de paysages et de citations de pensée positive. Il ne trouve aucun indice sur une orientation religieuse ou politique, pas d'indications, non plus, d'ordre professionnel ni matrimonial...

## 2- L'arrivée.

### *Jour Un.*

Les yeux rivés sur la moquette kaki du plafond, Clara découvre le folklore local. Bercée par le balancement des pompons aux fenêtres, elle supporte la lassitude de ce long voyage. Le chauffeur manœuvre la boîte de vitesse archaïque d'un véhicule à la mécanique dépassée. Elle s'est habituée à sa conduite brusque, tandis qu'il gouverne le volant d'une colonne de direction dénudée. Entre deux grésillements, la radio diffuse un son de techno à variation autochtone.

Elle observe ses co-passagers, tous pourvus de sacs à dos, chaussures de randonnée et vestes polaires accrochées à leurs hanches. Elle se sent déphasée avec ses ballerines et son sac à main, mais ne peut s'empêcher d'esquisser un sourire lorsque son œil de psychologue détecte leur profil néo-bobo-végétarien.

À travers le vitrage du minibus, elle regarde le paysage défiler, parfois chalouper, à cause de l'état de la piste. La steppe s'étend à perte de vue. Comme si la chlorophylle n'infusait pas sous ce climat aride, l'herbe rase révèle sa déficience par une teinte brun-citron.

Par endroits, à travers les combes minérales, une percée visuelle dévoile enfin le lac. Le Baïkal est comme suspendu, offert au ciel immense, sur un plateau rocheux. Selon les heures, il se pare d'un bleu méditerranéen ou bien se délaie en teintes aquarelles.

Elle rencontre des totems ornés de rubans multicolores et des pyramides confectionnées de pierres par les hommes en transit. À la lecture des pancartes, elle bute sur les inscriptions incompréhensibles en cyrillique, tandis que chaque kilomètre accumulé augmente son dépaysement.

D'un côté, une frange quasi ininterrompue de conifères longe la route. Elle épouse le profil des collines auquel s'accrochent des amas de nuages blancs. De l'autre, des falaises désertes déclinent dans les flots, libérant quelques lames de sable dans les criques bombées. Derrière, des vallons bleuis acheminent le passage de la terre vers le ciel.

Des véhicules d'un autre temps défilent. Elle croise de vieilles Lada aux phares ronds et écarquillés. Une camionnette vert pomme endosse sa charge, emballée dans une bâche en plastique bleu-cyan, que des tirants saucissonnent.

Arrivée au bout de nulle part, la route s'achève. Sur le bas-côté, des tentes de campements sauvages sont disséminées.

Son guérisseur se trouve sur une île. Au départ du ferry, par-dessus les toits de véhicules qui s'agglutinent, elle aperçoit une yourte de toile blanche. Il est vrai que la frontière d'avec la Mongolie est toute proche. Elle a d'ailleurs remarqué les yeux bridés du chauffeur...

Le bateau longe la roche froissée. Cette terre accidentée contraste étonnement avec la planéité du lac, comme si l'élément minéral issu d'une mise au monde difficile renvoyait le handicap de son existence à travers sa difformité.

Voilà que la traversée touche à sa fin. À l'approche du village, alors que s'installe le sentiment d'accoster au bout du monde, à travers la brume du lac qui condense, elle distingue des grappes de constructions qui semblent posées à même le sable. Une étendue d'herbes clairsemée s'y faufile. Sur les toits, quelques lanterneaux filtrent un contre-jour jaune, poussiéreux.

L'horizontalité prédomine. Comme écrasées par ce ciel, dans un effort ultime de résistance, les bicoques se serrent, les lames de leurs planches se contreventent. Elles semblent poussées là, tels des organismes sporifères que la terre tolère, amas éclos au hasard, suivant les courbes du terrain.

Dans le port, le long du ponton, les embarcations aussi s'agglutinent comme pour s'attribuer une quelconque prestance face à la démesure. Égarées sur le sable, des épaves couchées sur leurs quilles exposent leurs carcasses rouillées. Contre les berges, d'autres vestiges échoués et fantomatiques s'adossent dans un ultime effort. Ici, deux-trois cèdres coupent l'horizon, même s'ils conservent l'inclinaison donnée par le vent. Là, des poteaux électriques, parfois contreventés par des trépieds distribuent leurs câbles fléchis.

A-t-elle fait le bon choix ? Prise dans les préparatifs du voyage, la question ne s'était même pas posée. Bien entendu, la découverte n'est jamais vaine, mais la réponse à ses interrogations exige-t-elle de parcourir sept mille kilomètres ?

Pourtant, en aucun cas elle n'aurait spontanément consulté un guérisseur. Lorsqu'elle en avait entendu parler, une soudaine curiosité l'avait poussée à explorer son site internet. Elle s'était attardée sur son image, attirée par la